

Extrait de : **Le Tournevis infiniment petit**
de **Laurent Bénégui**
aux éditions **Juliard**

Tout avait commencé par une toux d'irritation, irrégulière au début, mais persistante, et l'apparition d'une légère fièvre. Un jour, un aster écarlate était venu décorer mon mouchoir. Je m'étais inquiété et grâce à une complicité dans la place, j'avais pu consulter un spécialiste sans passer par la case « médecin traitant ». Une semaine plus tard, le pneumologue m'enfilait un tube dans les poumons. Le fibroscope avait le diamètre d'un tuyau d'arrosage et j'avais eu le sentiment qu'on m'enfouissait un boa dans le gosier. Le comble pour un professionnel de la miniaturisation. Puis le tranquilisant avait fait son effet et j'avais laissé le reptile labourer mes poumons.

A la fin, j'avais noté l'air soucieux du toubib. J'étais encore ensuqué, mais j'avais demandé :

- Avez- vous vu quelque chose... docteur ?
- Une image assez inhabituelle, m'avait-il répondu... alors j'ai pratiqué un prélèvement de principe... mais ne vous inquiétez pas... à priori, ça ne présente aucun caractère de gravité...

Puis il m'avait tendu la main. J'avais pensé que c'était pour me la serrer, en un geste pétri d'humanité. Non, c'était pour attraper ma carte vitale et ajouter dans la foulée :

- Ca fera 113 euros... en chèque ou en espèce. On pratique le dépassement d'honoraires sur les consultations du matin...

Il m'avait fallu recevoir, la veille, le résultat de l'analyse de la biopsie, pour comprendre qu'en langage de spécialiste, notre conversation avait une autre signification :

- Avez vous vu quelque chose... docteur ?
- Oui, une véritable saloperie... probablement mortelle... j'ai pratiqué un prélèvement, mais je ne m'attends à rien de bon... A mon avis vous devriez téléphoner à votre veuve pour lui dire de transférer tout le pognon du compte joint à son compte perso... à propos, ce serait aussi bien de me régler en liquide, parce qu'avec tous les frais

d'avocats, on ne s'en sort plus... j'aurai mieux fait de choisir la grande distribution, ce sont des professions qui rapportent aujourd'hui...

Je m'étais rué sur Internet où j'avais obtenu la confirmation du caractère redoutable du carcinome anaplasique à petites cellules. Le traitement se composait d'une amputation du poumon atteint, d'une radiothérapie à des doses approchantes celles délivrées sur les populations d'Hiroshima, et de plusieurs semaines de chimiothérapie qui allaient me laisser chauve et vomissant comme un chat après la purge. Les spécialistes les plus pointus se chamaillaient pour savoir par laquelle des trois méthodes, ouvrir le bal. Avec tout cela, mon espérance de survie à un an flirtait avec les cinq pour cent. Sans compter les mois de souffrance. Et le risque de récurrence sur le poumon restant. Formidable. En définitive l'accès libre pour des jeunes à des sites pornographiques, n'est pas la pire critique que l'on puisse formuler à l'encontre du Net. Non. La délivrance crue de la vérité est au moins aussi obscène pour nombre d'adultes.

Je parcourus également quelques statistiques où il apparaissait que le carcinome pulmonaire constituait la première cause de mortalité dans la population masculine mais qu'il était en passe de détrôner son cousin du sein chez les femmes. J'étais ravi de l'apprendre. On se sent moins seul. C'est un peu comme le passage à l'an 2000. C'est une chose qu'on ne vit qu'une fois. Autant la partager avec ses semblables.

Le 31 décembre 1999, nous nous étions rendus à Barcelone, Elisabeth et moi. Sans les enfants. En amoureux. Nous avions migré avec deux cents mille des nôtres le long des Ramblas, jusqu'à la place de Catalogne, où, agglutinés, serrés comme les membres d'un même corps, nous avions entonné le compte à rebours en buvant du champagne au goulot. Je l'avais étreinte encore longtemps après la fin du siècle.

Je laissai mon regard dériver sur la photo fixée à la porte du frigo par des magnets coccinelles.

On y distinguait quatre spécimens de l'espèce. Deux adultes et deux enfants, en maillot de bain, des tasses à café à la

main, au bord d'une rivière. La prise de vue datait d'un pique-nique, du temps où nous nous pique-niquions. A considérer nos mines replètes et insouciantes, rien ne laissait envisager que la fragilité de la condition humaine puisse un jour déranger notre repos. Les interrogations métaphysiques n'étaient pas le fort de notre famille.

Ma fille par exemple, Manon. A peine levée, elle allumait son ordinateur et réussissait l'exploit de communiquer avec les siens une journée entière sans utiliser plus de dix mots. Elle appartenait à une espèce mutante qui devait autant à la fougère pour la coiffure, qu'à la bactérie pour le langage. La dernière fois que j'avais osé m'aventurer dans sa chambre, j'avais aperçu ses ongles vernis noirs courir si vite sur les touches du clavier qu'on aurait dit une ruée de cafards ivres. A l'évidence, la question de sa propre finitude devait la déranger à peu près autant qu'une puce sur le dos d'un TGV.

Quant à mon fils, son univers ultra conformiste avait pour canon le catalogue *Habitat*. Il s'y abîmait des journées entières à la recherche d'un couvert à salade, avant d'en référer à sa fiancée, qui elle-même lui soumettait une proposition de vase soliflore. La préparation de leur mariage semblait avoir digéré son cerveau. Sinon, Baptiste passait une partie de son temps libre à comptabiliser les points retraite acquis depuis son premier stage rémunéré, et venait d'ouvrir un PERP sur lequel il virait quinze euros par mois. La seule manière de l'intéresser à la question de la mort était de lui lire un extrait du Journal Officiel, concernant la législation en matière de droits successoraux.

Enfin, Elisabeth, ma femme, se considérait proprement immortelle. Elle était peintre et tutoyait la postérité comme si elles avaient été dans la même classe de CP. Lors de l'exposition rétrospective que venait de lui consacrer le musée de Grenoble, j'avais vu des centaines de visiteurs se pâmer devant des toiles qui évoquaient pour moi des mouchoirs souillés par un géant très enrhumé. J'en produisais autant chaque hiver et il ne me serait pas venu à l'idée de faire défiler mes voisins devant un tel spectacle.

Je hochai la tête. Je n'avais pas envie d'en baver pendant des mois. On accepte la douleur, on espère guérir, si on a quelque chose à gagner. Mais en l'occurrence, un panier

garni ou un canard vivant à la tombola du 15 Août, avaient plus d'intérêt.

Je ne témoignais d'aucun courage particulier. Je n'étais pas balayé par le désespoir. J'avais aimé la vie sans ignorer qu'il me faudrait un jour m'en séparer. On ne gagne rien dans l'évitement. Je me projetais dans un futur proche en trouvant la moins pire des solutions au problème qui m'était posé. Les sciences m'avaient habitué aux expériences de pensée et à produire du concret à partir de l'abstrait. Et puisque telles étaient les circonstances j'allais sauter sur l'occasion pour dire ce que je n'avais jamais osé dire et faire ce que je n'avais jamais osé faire.

J'avalai le café refroidi et rédigeai avec attention quelques lignes sur un morceau de papier que je pliai avant de le glisser méticuleusement sous le bracelet de ma montre. Une anti-sèche en quelque sorte.

- Quitter Elisabeth
- Dire ses quatre vérités à Manon
- Dire ses quatre vérités à Baptiste
- Démolir Mac Kormak
- Mettre fin à mes jours.

Comme si je risquais d'en oublier une.

Ah si pourtant, une chose manquait. Une personne, en fait. Mais j'en aurais volontiers fait ma chose. Ceci expliquait peut-être cela. Je repris le papier, le dépliai et ajoutai :

- Proposer la botte à Amira

Pour une raison évidente le dernier nécessitait d'être traité avant l'avant-dernier. A part ça, l'ordre n'avait pas d'importance. Quoi qu'en tout domaine l'homme a tendance à hiérarchiser. C'est bien connu : le cancéreux se rie du cardiaque, qui lui-même se moque de l'enrhumé.